

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 15

Artikel: La pique-patte
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolste, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Oufs de Pâques.

Demain, dans toute famille vaudoise qui se respecte, la salade au « rampon » figurera sur la table à côté de l'écuelle aux œufs de Pâques, et, après que les convives auront gaiment entrechoqué les œufs rouges, bleus, jaunes ou violets, ils les videront sur les touffes vertes du saladier. Brillat-Savarin n'eût jamais la joie de manger de la salade au rampon ainsi faite, sans quoi il lui aurait accordé une place d'honneur dans son livre de la *Physiologie du goût*. Le fait est que pour les estomacs non blasés c'est un mets délectable. On permet d'en tâter aux enfants à qui toutes autres crudités sont défendues, et dans leur cerveau se mêle, en une délicieuse olla-podrida, la signification de la fête de Pâques avec le souvenir de la saveur aigrelette du rampon et du moelleux des blancs et des jaunes d'œuf.

Pour les petits, il va de soi d'ailleurs que c'est la couleur éclatante des œufs qui leur donne leur goût exquis. Donnez-leur à Pâques un œuf ordinaire, ils le trouveront fade. Oh ! les œufs teints, quel ravissement ! Les rouges, surtout ! On en parle des mois à l'avance ; on ne dort pas les dernières nuits avant la journée si impatientement attendue, comme si l'on craignait de ne pas se réveiller.

Nous qui avons maintenant les cheveux gris, nous étions comme eux à leur âge et nous connaissons encore bien des marmots qui éprouvent les mêmes félicités. Ce sont ceux qui n'ont jamais eu autre chose à Pâques que de simples œufs, de vrais œufs de Pâques, et non des œufs qui ne vaudraient rien pour la salade au rampon : œufs en sucre, en pâte, en nougat, en chocolat, œufs en carton, en bois, en soie, œufs plus gros que des œufs d'autruche et qui sont des sacs à bonbons, des boîtes à surprises.

Ces sortes d'œufs garnissent depuis quelques jours les vitrines des confiseurs, des pâtisseries et des épiciers. Il y en a chaque année un nombre plus grand. C'est, paraît-il, un article très demandé. Tant mieux pour les marchands, mais tant pis pour les enfants.

Si vous les observez, les mioches, vous verrez que ces machines compliquées ne les amusent pas longtemps. D'abord, ils n'osent pas y planter leurs quenettes.

— Tu sais, Riri, le bel œuf que ta marraine t'a donné, c'est pas pour manger. Tu le laisseras sur le guéridon du salon, afin qu'il ne s'abîme pas. Quant à toi, Toto, si tu as le malheur de lécher ton œuf de sucre, tu feras connaissance avec la verge !

Non seulement les œufs truqués ne rendent pas les enfants heureux pour bien longtemps, mais ils en font encore de petits personnages horriblement blasés, si bien que leurs parents ne savent plus qu'inventer pour les contenter.

— Figurez-vous, madame, mon Gustave à qui son oncle a apporté un œuf d'au moins vingt francs, et bien, après l'avoir tourné et retourné une demi-heure, il a déclaré que c'était une bête d'affaire ! Le sacripant !

— C'est comme notre Charlotte, madame : sa tante de Russie lui envoie un œuf merveilleux qui, à l'extérieur, avait l'air d'un gigantesque ananas et dont l'intérieur contenait toute l'histoire de la Passion en nougat et en sucre. Elle a eu le front de nous dire qu'elle aurait préféré une demi-douzaine d'œufs de poule !

— Ah ! il n'y a plus d'enfants !

Si fait, mesdames, il y en a encore. Mais de grâce, ne les forcez pas à trouver mirifiques des œufs de Pâques qui n'ont jamais été et qui ne seront jamais des œufs de Pâques. XX.

La pique-patte.

La pique-patte, c'est la couturière ! — Ah ! les républiques sont ingrates !

Que ne suis-je poète ? Je célébrerais, en beaux vers alexandrins, en belles rimes sonores, en longues strophes, doucement cadencées, les vertus de la *pique-patte*.

Que ne suis-je barde, ménestrel ou gai troubadour ? Je courrais la campagne et la ville, chantant sur la harpe ou la viole d'amour, non pas l'indolente châtelaine aux doigts fuselés, mais les mains actives de la *pique-patte*.

Que ne suis-je preux chevalier du temps jadis ? C'est pour la *pique-patte* que j'armerais mon bras. Pour elle, je descendrais dans la lice et, frappant d'estoc et de taille, fort de mon bon droit, je forcerais chacun à s'incliner et à répéter après moi : « Gloire et louange à la *pique-patte* ».

Hélas, je ne suis que pauvre journaliste, et ma plume ébréchée laissera sans doute mon courage. N'importe, l'entreprise est belle, de louer la *pique-patte*, et je veux m'y essayer, heureux que je serai, si plus tard — oh, dans bien longtemps — on inscrit sur ma tombe :

Ci-gît Pierre d'Antan qui défendit la *pique-patte*.

La *pique-patte* est la base de notre vie sociale.

Qu'un cataclysme soudain nous prive du précieux concours des avocats et des médecins, des politiques et des journalistes, le monde n'en ira pas plus mal, peut-être même... Bref, ne disons pas de méchancetés.

Mais, qu'on nous supprime la couturière, qu'arrivera-t-il, grands dieux ?

La femme, a-t-on dit, est un être qui s'habille, babille et se déshabille. Mais pour remplir ce programme, il faut l'aide de la *pique-patte*.

Passerait-elle son temps à s'habiller et à se déshabiller, l'aimable moitié que la Providence divine nous a donnée, si, comme au temps d'Eve, les feuilles de figuier formaient le fond du costume féminin. Bien des bises ont soufflé depuis, et les feuilles de vigne ne servent plus guère qu'aux statues de nos musées, ou pour recouvrir les matotes de beurre.

Que la *pique-patte* vienne à manquer, et le désarroi sera grand. C'est qu'elle est souveraine dans ce domaine, et son pouvoir est immense. Que madame soit belle, que sa toilette remporte au bal un succès mérité, c'est le beau fixe dans le ménage, c'est, pour le mari et les enfants, du bonheur plein la maison.

Que la couturière fasse faux-bond ou que son œuvre soit à critiquer, c'est la bourrasque, les crises de nerfs, les pleurs, etc.

Et les maris, que ne lui doivent-ils pas ? L'ennui naquit au jour de l'uniformité : grâce à la *pique-patte*, une aimable variété règne toujours dans le menu conjugal.

Vous croyez avoir épousé une seule femme, messieurs, vous en avez épousé cent. A chaque saison, c'est une nouvelle épouse qui sort des mains de la couturière, et vient s'offrir à vos yeux charmés.

Et c'est ainsi que la pauvre petite *pique-patte* tient dans ses mains cette chose si fragile qui s'appelle le bonheur conjugal. C'est d'elle que dépend la bonne humeur de madame, la fidélité de monsieur.

Puis, quelle artiste incomparable. Les peintres, les sculpteurs imitent, à grand peine, l'œuvre du Créateur. Elle y collabore. Bien mieux, c'est elle qui la corrige et y met la dernière main. La femme est le plus beau produit de la création... à condition qu'elle ait été retouchée par la couturière.

Eh bien ! elle n'en est pas plus fière pour tout cela !

Vous la connaissez tous, la vaillante petite couturière de campagne qui, de bonne heure le matin, s'en va, sa machine sous le bras, travailler chez les gens. Pendant toute la journée, le soleil aura beau briller, les oiseaux chanter, elle ne lèvera pas le nez de dessus son ouvrage, et son aiguille diligente n'aura pas une minute de répit. Le soir, quand elle s'en revient lasse, sa tâche n'est pas finie ; soyez sûr que, rentrée chez elle, elle va se remettre à la besogne et peiner encore sur quelque corsage pressé.

Au moment des grandes presses, réception des catéchumènes, bals d'abbayes, c'est alors qu'il faut la voir. Il s'agit de contenter tout le monde, et pour cela de faire des miracles.

Elle en fait, la vaillante petite *pique-patte*, des miracles de grâce et de travail. Au jour fixé, chacune est pimpante en sa fraîche toilette. Comment a-t-elle fait ? Elle seule le sait. Elle a des trucs spéciaux pour chasser le sommeil ; elle a le talent de dormir chaque nuit quelques instants le nez sur la table, au milieu de ses épingles et de ses bobines.

Et toujours gaie avec cela ! Il suffit d'un atelier de couturières pour enchanter tout un quartier, comme un nid de pinsons égaie un bosquet. Qu'est-ce qui fait de la rue de Bourg la rue la plus vivante de Lausanne ? Ses beaux magasins ! Que non pas. Bien plutôt ses nombreux ateliers d'où s'échappe deux fois par jour un flot de charmantes *pique-pattes*. Si l'on y reçoit de temps à autre une bobine sur la tête, on ne s'en plaint pas ; les plus grognons se contentent de lever le nez en l'air, et de dire à mi-voix.

— Ce sont les *pique-pattes* qui prennent un peu de bon temps.

Aussi, dans la maison où elle arrive, la petite couturière, on lui fait fête. On l'installe à la meilleure place, près de la fenêtre, et chacun à son tour vient tailler avec elle un bout de ba-

vette, tandis que les fillettes regardent avec émotion couper leurs belles robes.

Non pas qu'elle soit bavarde ni cancanière. Elle sait se tenir à sa place, tout voir, tout entendre, et tout oublier dès qu'elle a franchi le seuil de la porte. Elle sait prendre une figure de circonstance quand elle va, en toute hâte, tailler des robes de deuil. Elle sait écouter patiemment et sans envie la jeune fiancée qui lui chuchote ses petits secrets tandis que les ciseaux coupent le satin de la robe de noces.

Elle sait conserver sa bonne grâce, même aux moments les plus pénibles, et croyez qu'il y en a dans sa carrière.

Elle sait se soumettre sans murmurer aux exigences de sa clientèle, pas toujours facile à contenter. Elle a une foule de petits trucs qui font le bonheur des mamans de filles à marier. Qui dira tous les mariages qu'elle a faits sans s'en douter ? Elle devrait être de toutes les noces, au même titre que la sage-femme est de tous les baptêmes.

On la consulte même sur le choix des étoffes. C'est elle qui apprend à la grosse femme du boucher à prendre de préférence des étoffes à fines raies verticales pour paraître plus mince. Grâce à elle et à ses conseils, la pauvre fille de monsieur le ministre, que sa maigreur désespère, se vêtira de robes à gros carreaux qui l'étofferont un tant soit peu.

Et à manier toutes ces belles étoffes, son goût s'épure, elle apprend à être élégante à peu de frais.

Aussi voyez-la le dimanche, quelle grâce elle a su mettre en ses moindres atours, et comme les connaissances la regardent en chuchotant.

— Pristi, la jolie *pique-patte*.

Signe particulier : la *pique-patte* traîne toujours et partout, à la rue, à l'église, au bal — car elle y va quelquefois — un fil blanc ou noir à sa jupe, et des amoureux — oh ! en tout bien, tout honneur — derrière elle. Si elle reste vieille fille, soyez certain que c'est parce qu'elle l'a bien voulu, car nulle, autant qu'elle, ne mérite de trouver un gentil petit mari.

Va, petite *pique-patte*, que ton aiguille diligente ne se lasse pas. On finira bien par te rendre justice et, en attendant, tu as de nombreux admirateurs, à la tête desquels se place le plus vieux et le moins compromettant.

PIERRE D'ANTAN.

Histoire d'une chatte blanche.

Sous ce titre, nous remarquons dans un numéro de la *France-Mode*, de l'année dernière, cette délicieuse page de madame Jeanne de Bargny, que nous nous permettons de reproduire :

Un savant, devant lequel on soulevait dernièrement la question, toujours discutée par quelques-uns, de l'intelligence des animaux, raconta, à propos des chats, la petite anecdote suivante. Je l'ai notée, en pensant aux jeunes et aimables lectrices de ce journal.

Une vieille dame, ayant l'amour des bêtes, témoignait une tendresse spéciale à la race féline des chats ; généreusement dévouée pour tous ceux de son voisinage, elle en était toujours entourée. Mais parmi eux, une jolie chatte blanche avait attiré plus particulièrement son attention. Minette était sa favorite. Et il est juste d'ajouter qu'elle rendait à sa maîtresse caresse pour caresse. Très fidèle, elle ne la quittait que pour de rares escapades. Encore, le matin la retrouvait-il toujours exacte à l'heure du déjeuner.

Un jour cependant elle ne parut pas. Les appels réitérés de sa maîtresse restèrent sans réponse. Au véritable désespoir de la dame, Minette était introuvable.

Quoique l'histoire se passât à Paris, ce phénomène provoqua un grand émoi dans le quartier, où « l'amie des chats » était aussi connue qu'estimée. Mais il est dans la capitale des coins où, comme en province, chacun se connaît, et les environs du

Muséum où habitait notre héroïne sont de ce nombre. Aussi, d'obligeants voisins opérèrent-ils dans toutes les maisons des rues adjacentes une minutieuse perquisition. Peine inutile !... La chatte blanche demeurait invisible.

On se refusait à croire qu'un cruel-cuisinier eût offert, en gibelotte à ses clients, la pauvre Minette en guise de lapin. Pas un restaurateur du quartier ne pouvait être soupçonné d'un semblable méfait ; et l'on se perdait en conjectures, quand soudain, s'accrédita le bruit que de méchants enfants — cet âge est sans pitié — avaient jeté un pauvre chat dans la fosse aux ours.

La bonne dame et quelques-uns de ses fidèles se précipitèrent au Jardin des plantes. Mais là encore les attendait une nouvelle déception.

Un chat se trouvait bien en effet dans la terrible compagnie que l'on sait... Seulement ce chat était noir ; ce ne pouvait donc être Minette.

Attirée cependant par la pitié que lui inspirait la cruelle situation du pauvre petit animal, la dame, comme le public, voire les gardiens, s'intéressa au drame tragi-comique qui se déroulait au fond de la fosse ; elle ne fut pas peu surprise de la finesse, de l'intelligence déployées par le chat en cette cruelle aventure.

Voici ce dont elle fut témoin, et que racontent encore, à grand renfort d'exclamations, les autres spectateurs de ces faits authentiques.

Blottie d'abord dans un coin de l'ancre, tremblant de peur, la pauvre petite bête dut déployer des prodiges de souplesse pour éviter les atteintes des fauves. L'ourse femelle semblait particulièrement féroce et se faire un jeu de l'angoisse du chat, sur lequel, plus d'une fois, on craignait anxieusement de voir s'abattre sa lourde patte. Mais, avec une agilité surprenante, l'autre faisait un bond de côté, et la griffe ouverte ne parvenait à étreindre que les pavés de la fosse.

Au contraire de sa moitié, le mâle, on ne sait pourquoi, se montrait d'une mansuétude peu commune.

Il semblait regarder avec une bienveillante pitié les évolutions du petit prisonnier. Et celui-ci, avec une admirable intuition, devinant les sentiments patibulaires de l'ourse, comprit bien vite tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il le traita dès lors en allié, presque en défenseur.

Aussi, quand il se trouvait serré de trop près par l'une, se réfugiait-il derrière l'autre, se formant un rempart du large dos de son protecteur qui acceptait du reste avec une grande bonhomie ces familiarités surprenantes.

En peu de temps, le chat et l'ourse devinrent des inséparables. Le premier se couchait près du second, blotti dans sa chaude fourrure, ne craignant même pas de prendre sous son nez un peu de la viande qu'on lui jetait pour ses repas. Et ce spectacle si nouveau, dont chacun parlait, attirait chaque jour, autour de la fosse aux ours, de nouveaux et nombreux spectateurs.

Mais la saison, de belle, se fit pluvieuse ; et quelle ne fut pas la surprise générale de remarquer, au bout de quelques jours de déluge, que la robe du chat changeait de couleur.

De noir, il devint gris, puis plus clair encore, et enfin on eut pas de peine à reconnaître en lui la chatte blanche, la Minette tant cherchée, et tant regrettée.

Ses persécuteurs avaient commencé son supplice en la trempant dans un tonneau de teinture.

La délivrer ne fut pas chose facile. Familiarisée avec ses hôtes velus, la chatte avait, au contraire, peur des gardiens ; et, en dépit de tout son amour pour elle, sa vieille maîtresse ne pouvait songer cependant à affronter une tentative de visite chez ses terribles hôtes.

On s'avisa alors d'un procédé fort ingénieux.

On descendit dans la fosse un tronc d'arbre incliné, trop mince pour permettre aux ours de s'y aventurer, mais bien suffisant pour supporter le poids d'un chat. Et alors, par de pressants, réitérés et affectueux appels, accompagnés d'appâts friands, l'heureuse propriétaire de Minette eut enfin le bonheur, à la grande admiration de l'assistance, de la presser de nouveau sur son cœur.

La morale à tirer de cette histoire ne peut-elle être celle-ci : que la chatte avait montré en cette circonstance une grande finesse d'intelligence, pour avoir su démêler la différence des caractères des deux ours et en tirer parti ; qu'il y a de bonnes

natures, même chez les animaux féroces, et que, dans le cas présent, le seul être cruel et traître avait été, hélas, un enfant des hommes !

JEANNE DE BARGNY.

Musique sacrée et sacrée musique.

Une habitante de Genève, Mme B., et une de ses amies, s'étaient laissées séduire par le programme alléchant de la soirée que les étudiants bulgares ont organisée au bénéfice du haut comité macédonien.

Ce concert était annoncé depuis très longtemps et, samedi dernier, Mme B., persuadée qu'il avait lieu le soir de ce jour, rappela le rendez-vous à son amie. Très pressées, un peu en retard — question de toilette — les deux dames entrèrent rapidement dans le vestibule du Victoria-Hall. Elles remirent les coupons à l'ouvreuse, et se rendirent à leurs places. Une surprise les attendait : elles étaient occupées par deux étrangers. Mme B. exhiba ses billets numérotés, sur quoi, les deux premiers occupants, intrus sans le savoir, s'excusèrent beaucoup, regrettant l'erreur commise, — on ne sait par qui — et partirent.

Mme B. et son amie s'installèrent fièrement dans leurs fauteuils, non sans dire, encore à mi-voix :

— Ces étrangers ont un toupet !

Le concert commença.

Les deux dames écoutèrent, d'abord un peu distraites. Elles finirent par trouver que c'était un peu terne et triste ; elles s'attendaient à entendre toutes sortes de choses gaies, entre autres un monologue de M. Vilaret, l'amusant comique trial du théâtre de Genève.

Mme B. sortit son programme et questionna une voisine :

— Madame, est-ce que M. Villaret a déjà dit *Mes 28 jours*. Il paraît que c'est tordant.

La voisine, personne très digne, quelque chose comme une diaconesse, répondit d'un air un peu pincé :

— Madame, on chante le psaume 150...

La petite Mme B., une jeune femme d'une gaité exubérante, montre une figure effarée : elle compare son programme avec celui de la diaconesse ; horreur, elle s'était trompée de date. Elle était venue au concert de la Société de chant sacré, pensant assister à celui des étudiants bulgares, qui n'avait lieu que huit jours plus tard.

On bin vilho.

Ai-vo zào zu età pè Ste-Crai ?

Petètrè bin què oi, ora que l'ai a cé novè tsemin dè fai que vint du Yverdon, mà que ne va pas la demèindz po cein que cé dzo quie lè chauffeü et lè controleü, à cein que diont, dussont potsi lè machines, rècouira et panossi lè wagons et fèrè on moué d'autro z'ovradzo que ne porriort pas fèrè lè z'autre dzo. Et dinse la compagni ne fà rein dè perdè, bin ào contrèro.

Don, po ein revèni, Ste-Crai est on galé veladzo, proutso dè Romairon, avoué dâi maisons que sont totès éparpelliès, decé, delé, coumeint s'on avà sèné dè la granna pè 'na fort'oura. N'ia, po bin derè, què la pousta, la maison dè vela, la carraie ào syndico et on part d'autro que sont ein on moué, et l'est quie io l'est lo veladzo et io on fabrequè cliiào galèzès quinquernès que vont seïn que yaussè fauta dè veri la segnàola et que vo djiuont : « Malbrough s'en va-t'en guerre, miron-ton-miron-ton-mirontaine, » àobin : « Mouri pou la patrie », rein qu'èin busseint on petit palantson ein fai.

Ora, que vo z'è cein de, vo dussè bin peinsà coumeint cein va quand on demàorè on boccon llien dâo veladzo, coumeint cliiào que sont deïn cliiào forannès dè Ste-Crai, que l'ai diont : « Vai tsi Junod, vai tsi Jaccard (cé dâo